

§ III- NOTES D'ETUDES
ET SERMONS

3- SERMONS, N° 73

EUCCHARISTIE , N°2

+

EUCCHARISTIE

2.

Premiers motifs.

Mane nobiscum, (Domine) quoniam
advesperascit, et inclinata est jam
dies.

Demeurez avec nous Seigneur, car
(a) il se fait tard déjà et le jour
commence à tomber.

Luc 24, 29.

Nous n'y pensons pas Mes Frères, mais il
se passe ici tous les jours parmi nous, un étrange
mystère - Dieu, le Dieu de l'Univers, Celui que les
Cieux et la Terre ne peuvent contenir, non content
d'avoir caché sa divinité sous une forme humaine pour
habiter au milieu de nous, veut encore cacher son hu-
manité sous l'apparence d'un morceau de pain. (b)

En présence de ces étranges abaissements et
de ces étranges condescendances, je me pose instinc-
tivement ces deux questions que vous vous êtes posées

(a: Première rédaction barrée:) la nuit va nous
prendre..

(b:) (Eucharistie 3, p.237)



vous-mêmes plus d'une fois sans doute : Qu'est-ce donc qui a pu pousser ainsi le Fils de Dieu à demeurer sans cesse à nos côtés sous cette misérable apparence, et quelles raisons l'ont déterminé à se donner à nous en nourriture et à nous offrir ainsi sa chair à manger. Et à l'une et à l'autre question j'entends au dedans de moi une même réponse : l'Amour! C'est l'Amour qui a poussé ainsi Notre Seigneur à vivre sans cesse à nos côtés; c'est l'Amour qui l'a déterminé à se donner à nous en nourriture.

Nous allons étudier ce soir la réponse à la première de ces deux questions; demain nous développerons la seconde.

Ave Maria. (a)

I.

Que serions-nous devenus, Mes Frères, si Dieu était toujours demeuré, comme le veulent certains esprits philosophes, dans les insondables profondeurs de sa Majesté, il y a longtemps qu'il serait oublié sur la terre, il y a beau temps que l'on ne songerait plus à lui, que l'on n'espérerait plus en Lui; il y a beau temps surtout qu'on ne l'aimerait plus, si jamais on l'eût aimé! (b)

Nous sommes des intelligences unies à des corps et depuis la Chute, ces corps destinés à servir d'auxiliaire à l'âme lui sont devenus un obstacle bien souvent et un ennemi. Le sujet s'est insurgé contre son Roi, le serviteur contre son maître, l'ins-

(b: autre rédaction:) Que serions-nous devenus, Mes Frères, si au lieu d'un culte sensible, en même temps que spirituel, il n'avait donné à l'Humanité que le culte abstrait des philosophes? Qui songerait à Lui aujourd'hui? Pensez-vous qu'il se trouverait encore des âmes pour croire en Lui, pour espérer en Lui, pour l'aimer surtout?

Non, Mes Frères, non, nous sommes.....

(a) Première rédaction renvoyée à la fin du sermon.



trument contre l'ouvrier; la chair s'est insurgée contre l'esprit. "Ce corps corruptible appesantit l'âme, dit le Sage (Sap.9,15) et (la chair) cette habitation de boue déprime l'esprit en l'impliquant à toutes sortes de soins." - Et non seulement il nous est impossible d'arriver à la connaissance et à l'amour des choses invisibles sans l'intermédiaire des choses sensibles, mais encore, une fois connues, une fois aimées même, leur souvenir s'efface /s'éclipse/ peu à peu dans notre âme et s'éteint peu à peu dans notre cœur, si nous n'avons là, constamment sous nos yeux, quelque objet sensible qui nous les rappelle et encore cela ne suffit-il pas toujours. Les absents ont toujours tort, dit le Proverbe, et cela n'est que trop vrai même pour les amis. Ces objets insensibles et muets, derniers gages laissés par l'amitié absente et qui durant quelque temps entretenaient si vive son image dans notre cœur, bientôt, par l'effet de l'habitude, ne nous disent plus rien. L'accoutumance enfin nous rend tout familier. Insensiblement, petit à petit, notre cœur se laisse aller à l'engourdissement puis à l'indifférence et à l'oubli et si nous n'avons rien qui nous secoue, rien qui vienne surexciter notre amour en l'aiguillonnant, en le provoquant de quelque manière, bientôt c'en est fait de lui. Il en reste à peine quelques cendres chaudes que le premier vent emportera. Une fois absents, les amis sont vite oubliés... Bien plus, des nuages insensiblement s'élèvent /s'amoncellent/ peu à peu/ dans notre âme et aux rares intervalles où se redresse dans notre âme (a) l'amitié oubliée, des doutes et des obscurités l'enveloppent de toutes parts et sans nous ravir entièrement l'estime pour celui que nous aimions, du moins, ils nous rendent son absence moins regrettée et moins désiré son retour.- Les absents ont toujours tort !

Posez la main sur vos cœurs, Mes Frères, rapprochez en ce moment par la pensée vos jours passés de vos jours présents, vos amitiés d'autrefois de vos froideurs d'aujourd'hui et dites-moi s'il n'en est pas ainsi, si je n'ai pas dit vrai. Que si vous n'en êtes pas encore arrivés là, ne m'accusez pas d'erreur encore; attendez quelques mois, quelques années, et vous verrez alors. Quant aux exceptions, s'il en est, elles sont si rares qu'elles deviennent une confirmation nouvelle de cette vérité.

(a: variante:) De temps en temps peut-être, nous verrons se redresser dans notre âme...



Oui, les absents ont toujours tort; tôt ou tard, si leur absence dure trop, les amis eux-mêmes sont oubliés!...

Si cela est vrai de nos égaux, de nos frères, de ceux que nous avons vus, entendus, touchés, qui ont vécu de notre vie et pris leur part de nos peines comme de nos joies, que serait-ce de la Divinité que nul n'a vue, ni entendue, ni touchée et qui par sa nature est à des distances incommensurables au-dessus de nous.

Il est vrai qu'il nous a entourés et, je puis le dire, accablés des témoignages sensibles de sa Providence et de sa bonté pour nous. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, tout ce que nous sommes, tout nous en est une preuve incessante et indubitable, tout nous parle de Dieu, tout nous dit : "Il est là, qui veille sur toi et qui t'aime, (a) ton Créateur!..." Mais on s'accoutume à tout et malgré ces gages permanents et sensibles de son amour, malgré ce sentiment instinctif de la Divinité que nous portons tous au cœur, que serions-nous maintenant, où en serions-nous vis-à-vis de Dieu, s'il n'avait daigné se montrer lui-même à nous sous des apparences sensibles?... Le Genre humain se serait divisé en deux parts : Les raisonneurs et les simples. Les premiers auraient dit : "Dieu se promène majestueusement dans ses hauteurs sublimes, que lui importe tout ce qui se passe au-dessous de lui ? Qu'a-t-il à faire de nous, chétives créatures ? Nous autres hommes, nous sommes trop petits et il est trop grand Lui, pour daigner s'occuper des misérables mortels."

Et, par une conséquence naturelle, au fond du cœur ils auraient ajouté : Il n'y a pas de Dieu - Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Puis-je croire à un être qui m'aurait créé, qui serait mon Père et qui, après m'avoir lancé dédaigneusement dans la vie ne s'occuperait pas plus de moi que si je n'existais pas?

Les Savants, les Philosophes, les raisonneurs en seraient venus ainsi au scepticisme.

Les Simples auraient abouti à l'idolâtrie:

Ne pouvant voir ni toucher la Divinité ils

(a: Première rédaction barrée:) comme un père son enfant!



s'en seraient fait à eux-mêmes des images et des représentations sensibles, qui peu à peu, par une pente presque insensible auraient pris dans leur coeur la place de la Divinité même et reçu les hommages qui n'étaient dûs qu'à Dieu !

Ce ne sont pas de simples hypothèses que je fais là, ce sont des faits que je raconte - Prenez l'histoire des peuples anciens, avant l'époque où Dieu se rendit sensible aux hommes et vous verrez qu'à de très admirables mais très rares exceptions près, tout le genre humain était partagé en deux camps : Les sceptiques et les idolâtres; ceux qui n'adoraient rien et ceux qui adoraient tout, tout hors Dieu lui-même.

Un seul peuple dans tout l'Univers demeura fidèle au vrai Dieu, car le Seigneur tenait à conserver intacte parmi les hommes, la semence de la vraie foi ! - Et au lieu que Rome préposa quelques vestales à la garde de ce qu'ils appelaient le feu sacré, qu'ils veillaient sur leur virginité avec un zèle jaloux, les punissaient des derniers châtiments si elles venaient à faillir et les entouraient au contraire des plus incroyables privilèges et des plus grandes faveurs, tant qu'elles demeuraient fidèles à leur mission;

Ainsi le Seigneur avait voulu remettre la garde du véritable feu sacré, de la foi, aux mains, non plus de quelques femmes, mais de tout un peuple, sur lequel il veilla lui aussi avec un zèle jaloux, qu'il châtia sévèrement de toutes ses prévarications, mais aussi qu'il combla des plus grands bienfaits, des plus étonnants privilèges et des témoignages de la plus admirable protection. Et pour entretenir dans le peuple le dépôt sacré de la Foi, que fit le Seigneur ? Lui qui connaît bien les hommes pour les avoir animés de son souffle et pétris de sa main, que fit-il ? - Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus nostris... (Hebr.1,1.) Il ne cessa de leur parler par ses Prophètes et se montra à eux sous toutes sortes de formes sensibles pour entretenir vivant en eux le souvenir et de sa Providence et de la Divinité. Dieu ou la Gloire de Dieu - comme ils disaient, se montrait incessamment à eux tantôt sous la forme d'une nuée sombre ou étincelante comme dans le désert, tantôt sous l'apparence d'un feu dévorant comme dans le temple, quelquefois sous la figure de jeunes hommes comme à Abraham, à Lot, à Tobie, d'autres fois, au milieu des tonnerres et des éclairs comme sur



le Mont Sinaï - Et cependant malgré toutes ces apparitions successives, le peuple Juif quoique le plus religieux de tous et craignant Dieu, le peuple Juif eut bien de la peine à se défendre /garder/ de l'idolâtrie. Il lui eût fallu une manifestation sensible, permanente de la divinité.

Moïse ne demeura que 40 jours éloigné de la conduite d'Israël, au haut du Mont Sinaï et cette absence si courte suffit à les jeter aux pieds des idoles. Tout le peuple se levant contre Aaron, lui dit : Vite, fais-nous des Dieux qui marchent devant nous, car Moïse, cet homme qui nous a tirés d'Egypte, nous ne savons plus ce qu'il est devenu (Exod.32,1) tant il est vrai que ce fut de tout temps un besoin instinctif pour la masse des hommes, d'avoir des Dieux qu'ils pussent voir de leurs yeux, entendre de leurs oreilles et toucher de leurs mains. (a)

Evidemment, si grandes que fussent ces condescendances de Dieu envers le peuple d'Israël, elles ne pouvaient suffire à conserver toujours intacte et pure la Vérité dans le monde, encore moins à la répandre et à la propager. A mesure que l'Humanité s'avavançait lentement à travers les siècles, s'éloignant ainsi de son origine il fallait aux hommes pour les retenir près de Dieu, des manifestations plus éclatantes et plus durables.

Aussi bien, n'était-ce encore là qu'une ébauche grossière si j'ose dire ainsi, de ce que Dieu se proposait de faire pour les hommes. "Quand la plénitude des temps fut venue, Dieu nous envoya son propre Fils" (Gal.4,4) Dans ces jours, ce n'est plus par ses Prophètes, ni sous des apparences empruntées, c'est lui-même "lui-même il nous a parlé dans son Fils" (Hebr.1,2) le Verbe de Dieu fait chair, et il a habité parmi nous (Joan. 1,14) et il a conversé avec les hommes (Bar. 3,38) et les hommes l'ont vu plein de grâce et de vérité, ainsi qu'il convenait au Fils unique du Père (Joan.1,14) - Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod peximus et manus nostrae contrectaverunt de verbo vitae...(I.Joan.1,1) - Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons re-

(a:) (Eucharistie p. 298)



gardé, ce que nos mains ont touché du Verbe de Vie, c'est là ce que nous vous annonçons," nous dit S. Jean - Ainsi Dieu s'est montré lui-même aux hommes; (a) il s'est fait homme; il s'est fait voir, entendre, toucher des hommes et par là, il a convaincu le scepticisme d'erreur et l'idolâtrie de folie. L'idolâtrie n'a plus de raison d'être puisque désormais nous pouvons adorer Dieu lui-même sous une forme sensible, sous la forme humaine; le scepticisme aussi n'a plus d'excuse désormais puisque Dieu lui-même nous a si nettement manifesté son existence et sa Providence sur nous.

Il a fait plus encore. Il a poussé la condescendance et l'amour jusqu'à mourir pour nous. Mais hélas! je crains bien que (b) ce qui devrait être aux hommes un aiguillon pour l'aimer, ne leur devienne au contraire un obstacle et un sujet de l'oublier; car enfin, puisqu'il est mort, nous ne pouvons donc plus le voir, le toucher, lui parler, l'entendre. - Il est vrai qu'il est ressuscité 3 jours après sa mort et s'est montré à diverses reprises aux Saintes femmes, aux Apôtres, à plus de 500 de ses disciples assemblés (I. Cor.15,6), mais enfin il est remonté au Ciel; on ne le voit plus; ceux qui l'ont vu ne sont plus au milieu de nous. Depuis 18 siècles déjà ils ne sont plus de ce monde. Qu'allons-nous devenir ?

Nous voilà donc de nouveau et depuis 1800 ans déjà dans le cas des Hébreux en l'absence de Moïse. Qu'allons-nous devenir ? N'est-il pas à craindre, n'est-il pas bien à présumer que nous aussi, nous recourrons à nos passions et nous irons leur dire : "Vite, faites-nous des dieux de boue et d'or que nous puissions voir

(a: Première rédaction barrée:) il leur a parlé, il s'est laissé toucher de leurs mains. Il ne fallait rien moins pour les détacher des vains simulacres de la Divinité et les ramener au culte du seul vrai Dieu.

Je n'insiste pas davantage sur les conve-
nances de l'Incarnation, parce que j'en ai dit suffisamment au sujet qui nous occupe.

(b: Deuxième rédaction:) Mais il ne devait pas vivre toujours parmi les hommes. Son amour même le poussait à mourir pour eux, à leur donner cette dernière marque, ce gage suprême d'un suprême amour. Mais hélas! je crains bien que...



et toucher, car ce Jésus qui nous a délivrés de la servitude du péché et de l'erreur, nous ne savons plus ce qu'il est devenu. Mane nobiscum (Domine) quoniam advesperascit et inclinata est jam dies - Demeurez avec nous, Seigneur, car il se fait tard déjà et le jour commence à tomber.

Si Dieu ne trouve dans sa sagesse le secret de perpétuer sa présence au milieu de nous, nous voilà ramenés à la condition des temps antiques où les hommes perdant peu à peu le souvenir des traditions primitives et ne voyant plus la divinité sous des formes matérielles, sensibles, s'en était fait des représentations, des images et peu à peu les ont substituées à Dieu lui-même et leur ont rendu des honneurs qui n'étaient dûs qu'à la Divinité.

Ah! je le comprends maintenant - Nous sommes des êtres grossiers, des âmes intelligentes mais enchaînées à des sens, des âmes aimantes mais enfouies dans la matière et pour aimer Dieu, pour croire en Dieu, pour nous souvenir de Lui et n'adorer que Lui il nous fallait, sans cesse à nos côtés, une forme matérielle, apparente, sensible qui nous rappelât sans cesse et sa présence auprès de nous et sa bonté pour nous, une forme qui ne fût pas une image seulement, mais/que/Dieu lui-même et que nous puissions dès lors, adorer impunément.

Or, tout cela nous l'avons dans l'Eucharistie.

L'Eucharistie ce n'est plus du pain comme il le semble, c'est Dieu lui-même, c'est le Dieu fait homme en corps et en âme avec son humanité tout ensemble et sa divinité. C'est lui vivant sans cesse à nos côtés, tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, se montant à nos regards, se laissant toucher de nos mains et de nos lèvres. Que nous faut-il de plus pour ne plus l'oublier, pour lui garder notre foi et notre amour.

O Eucharistie, sans toi, quelle âme fût demeurée fidèle à son Dieu ! Quelle âme n'eût pas trempé dans les hontes du Paganisme ou de l'Impiété ? - Eucharistie, oh! sans toi, que serions-nous tous devenus? - Nous aurions oublié Dieu, perdu le Ciel de vue, nous nous serions plongés dans les jouissances matérielles comme font les impies et tous ceux qui n'ont pas de Dieu sur la terre, ni d'espérance au Ciel ! (a)

(a) (Eucharistie 3, p.298)



II.

Je vois maintenant pourquoi Dieu après s'être fait homme et être mort pour nous, a voulu se survivre à lui-même et demeurer à nos côtés constamment sous une forme matérielle et sensible; mais pourquoi avoir choisi de si misérables apparences, l'apparence d'un morceau de pain ?

Sans parler encore de son désir de se donner à nous en nourriture, désir si bien manifesté par ces espèces Eucharistiques et que je me réserve de vous expliquer un autre soir, il y a dans ce choix divin d'admirables convenances.

Je vous l'ai déjà dit : Les deux grands dangers pour l'homme vis-à-vis de la Divinité, c'est de tomber dans l'idolâtrie ou le scepticisme : dans l'idolâtrie s'il se laissait aller à cette pente de la nature vers les choses sensibles qui prend sa source dans la chair, le scepticisme s'il se laissait emporter aux fumées de l'orgueil qui prend naissance dans l'esprit, car l'homme est à la fois corps et âme, chair et esprit.

Il fallait remédier à ce double inconvénient, prévenir ce double danger et pour cela, d'un côté rabaisser l'esprit humain en le contraignant à adorer Dieu sous une apparence misérable, de l'autre, relever la grossièreté des masses en les faisant monter peu à peu et comme par la main du point où elles étaient jusqu'aux hauteurs divines. Sa tendance était d'adorer, au lieu de la Divinité, des choses matérielles; il fallait présenter à ses adorations une chose, qui fût réellement la Divinité même, mais qui en même temps fût d'elle-même si pauvre, si chétive que l'homme le plus grossier ne fût jamais tenté de prendre les apparences pour la Divinité même et d'adorer les unes au lieu de l'autre.

Si Notre Seigneur, par exemple, avait revêtu dans l'Eucharistie, les apparences du soleil ou du feu, bien des hommes n'eussent pas manqué d'en arriver peu à peu à l'adoration du soleil ou du feu lui-même, comme ils l'ont fait autrefois, comme ils le font encore en Perse et dans la Nigritie, comme le font encore, assure-t-on, quelques hommes (ô honte!) en France même, en plein XIX^e siècle.

Mais qui donc sera jamais tenté de croire



que le pain, ce pain que nous mangeons chaque jour, passe ainsi dans notre propre substance et se corrompt en nous, que cette substance du pain, dis-je, telle qu'elle est, matérielle et corruptible, soit Dieu lui-même ? Personne n'y a songé; et si jamais on se prosternait devant l'apparence d'un morceau de pain, c'est que par un acte de foi sublime on se dit au fond de l'âme : " C'est du pain que je vois, ce n'est plus du pain cependant, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. C'est lui! Je le crois. Je l'adore. Je vous adore pieusement, ô Dieu caché sous ces pauvres apparences."

Il y a à cela une autre raison : Notre Seigneur ayant destiné la Sainte Eucharistie à nous être le mémorial de sa Passion, de sa mort, de son amour pour nous, a désiré qu'elle pût se renouveler souvent, tous les jours, autant que possible et pour tous et dans tous les lieux et dans tous les temps, dans toute la durée des siècles. - Il lui fallait donc choisir pour cela une matière qui ne pût durer trop longtemps et fût ainsi renouvelée, et en même temps qui pût se trouver facilement en tous temps, en tous pays, en tous lieux, qui fut bien agréée de tous ici aujourd'hui sans être exposée à être ailleurs ou dans cent ans ou dans mille ans un objet de dégoût ou d'effroi. Et toutes ces conditions se trouvent admirablement réunies dans le pain, le pain qui se corrompt et assez vite, qui est aimé et agréé de tous, en tout temps, en tous lieux et aussi longtemps que les hommes habiteront la terre.

Enfin, en revêtant des misérables apparences, Dieu dérobaient mieux aux yeux des indignes les saintes condescendances de son amour. Tout amour vrai et profond aime à s'envelopper de mystère, alors même qu'il est parfaitement pur; Je dirai plus : plus il est pur et plus il aime à se cacher. C'est une sorte de pudeur instinctive admirable. Quand on aime peu on le raconte à tout le monde, quand on aime profondément et purement on se creuse /construit/ en son coeur comme un sanctuaire inviolable, clos de toutes parts, inaccessible à tout, impénétrable même à tout regard hors à Dieu seul et à l'Etre que l'on aime. En ouvrir l'accès à des étrangers ce serait il semble, en dilapider tous les trésors, en faire évaporer tous les parfums - En parler serait s'exposer à rencontrer des indifférents et ne serait-ce pas là comme une profanation et une souillure ? - Dieu, si j'ose dire ainsi, Dieu lui aussi a sa pudeur en amour, il est



disposé pour ceux qui l'aiment à descendre aux plus étranges condescendances, à se plier à toutes leurs volontés, presque à tous leurs caprices - Voluntatem timentium se faciet - Mais il n'aime pas de se laisser voir dans ces humiliations, dans ces folies d'amour, au regard de ceux qui le méconnaissent ou le haïssent. Et c'est pourquoi il s'est si admirablement caché sous ces pauvres apparences. Qui irait le chercher là sinon ceux qui l'aiment. Il faut aimer Dieu pour croire à l'Eucharistie - Quand on ne veut plus l'aimer, on n'y croit plus. C'est la chose dont on perd la foi le plus vite. Comment voulez-vous, si je n'aime pas, que je croie à la présence d'un Dieu ou seulement d'un homme, multipliée à l'infini sous de petits morceaux de pain ? Ce sont des choses qu'on ne peut un peu comprendre qu'avec le coeur. La raison seule n'y verra jamais rien. Quant à ceux qui aiment Dieu et qui croient à son amour, ce mystère si profond qu'il soit leur est facile à admettre et, chose admirable ! qu'ils soient des âmes simples ou des âmes d'élite, de génie, ils le trouvent également proportionné à leur intelligence et à leurs besoins : s'ils sont simples, à cause de ces apparences sensibles et grossières, s'ils sont hommes de génie, à cause de la profondeur du mystère que leur cachent ces voiles.

O Eucharistie adorable, je vous adore, je vous adore pieusement, ô Dieu caché sous ces pauvres apparences. Mon coeur s'incline tout entier devant vous parce que mes sens défont (en votre présence) à votre vue. Mais ô Jésus, que je contemple aujourd'hui sous ces voiles, je vous en prie, faites ce que je désire tant, rassasiez cette soif de mon âme ; donnez que je vous contemple un jour face à face et que, dans cette vue de votre gloire, je trouve l'éternelle félicité.



(a) passer ceci

Notre Seigneur a dit à ses Apôtres une parole bien triste, bien navrante, s'il fallait la prendre au pied de la lettre. "Pensez-vous, leur demandait-il, que le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera encore de la foi sur la terre?" - Veruntamen Filius hominis veniens putas inveniet fidem in terra? (L.18,8). Mais non; ce n'est pas un fait, ce n'est pas même une menace, c'est un avertissement que le Sauveur a voulu nous donner afin que ceux qui sont debout prennent garde de ne pas tomber, car alors "se lèveront de faux Christs et de faux-Prophètes; ils feront de grands signes et des prodiges, de telle sorte qu'ils entraîneraient dans l'erreur les Elus eux-mêmes, si c'était possible." (Matth.24,24.) Vous voyez bien qu'il y aura encore des Justes, puisqu'il y aura encore des Elus, et s'il y a des Justes, c'est donc que la foi ne sera pas éteinte, car le Juste vit de la foi - Justus ex fide vivit.

Quoi qu'il en soit de cette parole, il demeure à peu près certain que la foi va s'affaiblissant de jour en jour parmi les hommes, comme ce sol que nous foulons aux pieds va se refroidissant aussi de plus en plus, au dire de la science. - Où trouve-t-on aujourd'hui de ces Fois à transporter les montagnes, comme parlait le Sauveur? et après lui l'Apôtre Saint Paul. (I. Cor. 13,2) Il est donc probable qu'aux derniers jours, la foi sera rare dans le monde. Les Hommes sans doute seront alors divisés en deux camps, bien tranchés, dont nous voyons se dessiner tous les jours les premiers linéaments; ceux qui nient et ceux qui croient; mais plus que jamais ces derniers seront le petit nombre; et ce sera là sans doute la raison de la fin du monde; car lorsque le bien surpasse ou compense le mal, on peut bien supporter le mal sur la terre en vue du bien auquel il sert même en le contrariant, mais le jour où le mal et l'impiété l'emporteront dans les balances divines, ils n'ont plus de raison d'être et c'est alors que l'Eternelle Sagesse, reployant l'Univers, comme les feuillets d'un livre, s'écriera: "C'est assez! Les temps sont finis; l'Eternité commence! Les temps sont venus du rendement des comptes... Apprêtez-vous!".

(a:) Première rédaction.



Mais, Mes Frères, si la foi demeure jusqu'alors, et avec la foi, l'Espérance et avec toutes deux l'Amour, la Charité, fille de l'une et de l'autre, à qui le devons-nous ? - À Notre Seigneur Jésus-Christ et spécialement à la Très Sainte Eucharistie.

Il fallait remédier à ce double inconvénient, prévenir ce double danger,^(a) prouver aux esprits forts que, si petits que nous soyons, Dieu s'occupe de nous et prend ses délices à habiter avec les enfants des hommes, et montrer aux esprits faibles que la chair toute seule ne sert de rien et que si elle mérite à quelques égards nos hommages, c'est par son union à l'âme et à la divinité. Il fallait d'un côté, rabaisser l'orgueil...

(a:) Note marginale correspondant au troisième paragraphe du II.

